

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

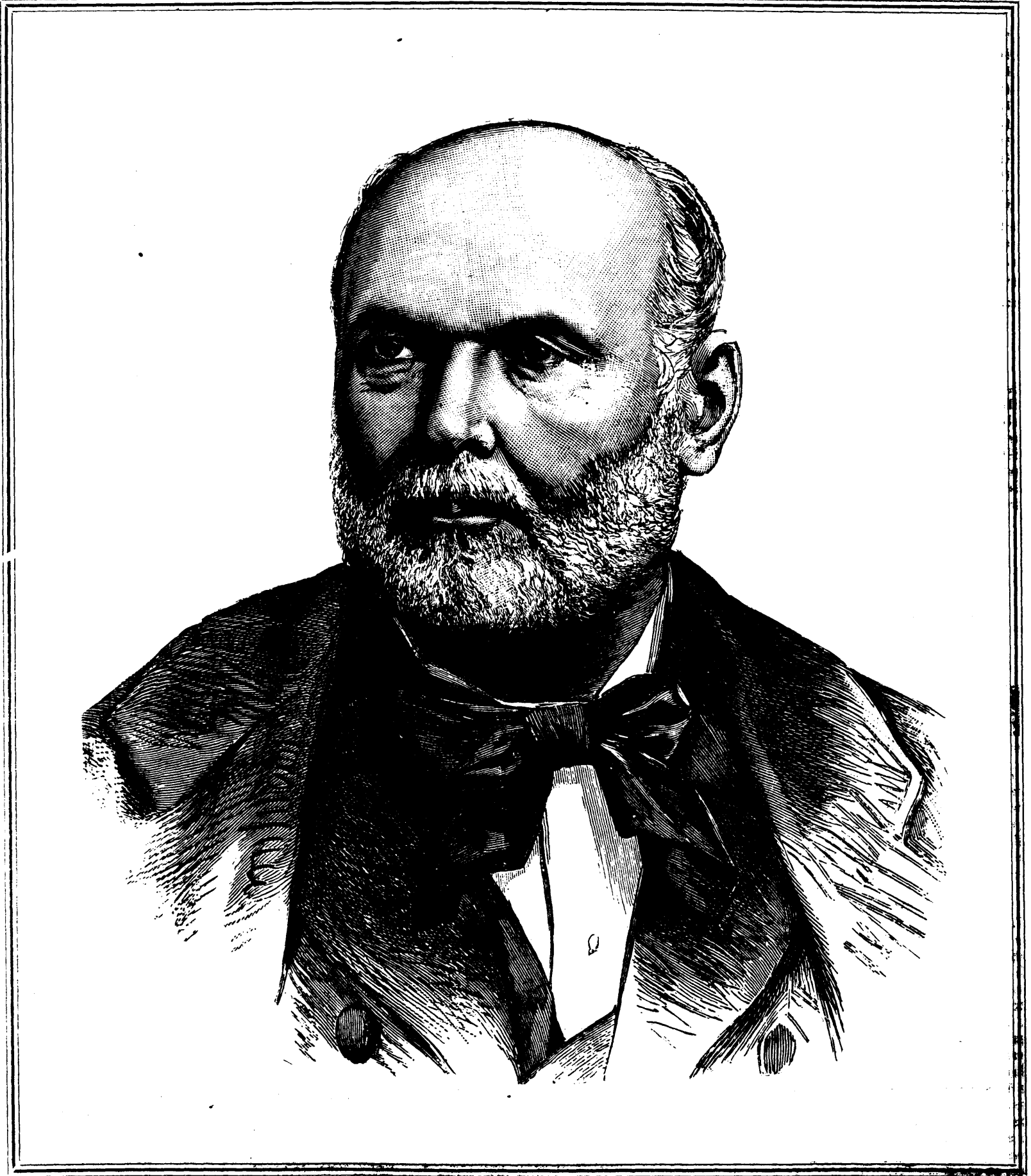
4^{ème} ANNÉE, N° 187. — SAMEDI, 3 DÉCEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M GRÉVY, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 DÉCEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Chronique de Québec, par Philéas Huot.—A ma mère, par W. Chapman.—Les femmes.—En route pour la Baie d'Hudson, par M. l'abbé Proulx.—Dévorés par Requins.—Usages et coutumes.—Récréations de la famille.—Les premiers soins.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : M. Grévy.—Empire d'Allemagne.—Arthalaska Mackenzie : Traîneau et chiens.—Gravure du feuilleton.—Dévorés par les requins.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUARANTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le quarante-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de novembre), aura lieu SAMEDI, le 3 décembre, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Il y a longtemps que j'avais ce projet en tête, et quand je me suis décidé à le travailler, c'est que je croyais le moment arrivé pour cela.

Je ne crois pas me tromper en disant qu'il va être mené à bonne fin.

Je suis parti de ce principe qu'attendu que tout article bien fait, écrit d'une manière acceptable et ayant un but honnête, doit être payé convenablement, et qu'il est du devoir de tous les hommes occupant une haute position dans la société d'encourager notre littérature nationale, il me fallait frapper à la porte de ces derniers pour acquiescer ces deux devoirs.

J'ai vu quelques uns de nos personnages marquants, et l'accueil que j'ai reçu m'encourage à continuer.

Il s'agit de mettre une fois par mois pour commencer, un sujet au concours. Le fondateur du prix choisit lui-même son sujet; le premier prix est de quinze piastres (son article sera publié dans LE MONDE ILLUSTRÉ) et le second prix est de cinq piastres.

J'ai écrit à Québec; on me donne la certitude que tous les ministres accueillent cette idée avec faveur; l'hon. premier, M. Mercier, l'hon. M. Gagnon et l'hon. M. Georges Duhamel ont donné leur adhésion; l'hon. sénateur Rolland a souscrit immédiatement; des juges m'ont promis leur concours, et plusieurs citoyens riches veulent participer à ce mouvement.

C'est donc la réussite certaine.

J'écris ce soir même à plusieurs ministres d'Ontawa, et je ne doute pas de recevoir une réponse favorable.

. L'honorable sénateur J. B. Rolland, à qui notre littérature doit beaucoup, s'est inscrit pour le concours du mois de janvier, et a choisi pour sujet :

Influence pernicieuse de l'usage du tabac et ses conséquences sur l'avenir des races.

Ce prix portera le nom de :

PRIX DE L'HON. J. B. ROLLAND.

LE MONDE ILLUSTRÉ offre ses plus sincères remerciements à l'honorable sénateur, et fait appel aux amis de notre journal, aux écrivains, pour prendre part à ce concours.

Bien que le sujet prête à de grands développements, l'espace dont nous pouvons disposer étant très restreint, les articles ne devront pas dépasser trois colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, pas plus, car nous ne pourrions les publier s'ils étaient plus longs.

Les articles devront être envoyés au journal avant le premier janvier prochain.

Les manuscrits nous seront adressés non signés, mais accompagnés d'une enveloppe cachetée, portant le numéro ou la devise de l'écrivain.

Dans l'intérieur se trouvera le nom de l'auteur. Impossible d'être plus juste et plus impartial.

Les juges ne feront pas partie du journalisme et leurs noms seront publiés dans notre prochain numéro.

L'importance du prix mérite qu'on se donne un peu de peine.

Cinq piastres la petite colonne! Quinze piastres pour un article! Jamais on n'a payé cela dans aucun journal ni aucune revue du Canada!

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvrira autant de concours qu'il y aura de prix offerts; nous commencerons, je vous le répète, par un par mois—on n'a pas bâti Paris en un jour—mais il faut espérer que l'on arrivera à mieux que cela.

. Les nouvelles de France pourraient être meilleures, elles pourraient être plus mauvaises aussi, mais enfin il existe un malaise et une crise dont nous voudrions voir la fin.

Dans les pays bien équilibrés, sagement administrés, dirigés avec soin, en Angleterre, par exemple, cet empire dont le gouvernement résume toutes les perfections, on ne voit jamais de crises comme on en constate en France, et l'on n'a pas souvenir d'un malaise comme celui qui donne en ce moment la fièvre aux Parisiens.

En France, les affaires vont bien pendant quelque temps, puis, tout à coup, un nuage arrive, et il faut supporter une averse. C'est très triste et très humiliant.

En Angleterre, heureux pays! jamais de changement, les choses vont toujours de la même manière, aujourd'hui ressemble à hier, demain ressemblera à aujourd'hui, c'est vrai, mais cela va toujours... mal.

J'ai des faits pleins la plume pour le prouver: l'Irlande est toujours malheureuse, la révolution y est à l'état permanent, les prisons sont pleines, les granges sont vides, le propriétaire mène la vie à grandes guides, le fermier meurt de faim; en Ecosse, tout le monde émigre; en Angleterre, à Londres, on a tué deux cent cinquante personnes l'autre jour, lors d'une réunion publique, un dimanche, et toutes les semaines la police assomme en moyenne une cinquantaine de libres sujets anglais, le jour du dimanche. Cela est passé en habitude.

Le télégraphe nous envoie périodiquement le nombre des assommés, et tous les deux jours nous lisons dans les journaux que le peuple anglais est le plus heureux de la terre.

Si cela se passait à Paris! Brrr.....

. Ce Paris, dont on dit tant de mal, a cependant bien du bon.

Moi qui ne suis pas Parisien, je partage tout à fait l'avis de Montaigne :

Paris, dit-il, a mon cœur dès mon enfance; et m'en est advenu comme des choses excellentes; plus l'ay veu, depuis, d'autres villes belles, plus

la beauté de celle-cy peult et gaigne sur mon affection, je l'aime tendrement, jusques à ses verveues et à ses taches.»

Richardson, John Wilkes, Horace Walpole, Gibbon, Home, Sterne, (des Anglais), respirèrent avec délices l'atmosphère de Paris, j'entends son atmosphère intellectuelle, car c'est là ce qui fait son charme et sa supériorité.

Et de nos jours, Paris exerce encore le magnétisme de sa beauté qui se compose de souvenirs—souvenirs terribles ou gracieux selon les époques.

Il n'y a que les grincheux, les moroses, les hypocondriaques qui n'aiment pas Paris.

Et c'est justement parceque j'aime tant Paris, que j'ai peur qu'on ne me l'abîme.

On craint une révolution, ce qui est ridicule; émeute est le vrai mot.

. Il y a juste mille ans, en 887, la capitale de la France fut sur le point de succomber. Elle était assiégée par les Normands, et le roi, Charles le Gros, sorte d'idiot et de lâche, ne s'occupait pas de son royaume. Ce fut Eudes, comte de Paris, fils de Robert le Fort, qui fit une défense honorable.

Le comte de Paris actuel est un descendant de Robert le Fort.

Cent ans plus tard, le 5 juillet 987, Hughes Capet, s'empara de la couronne, et la dynastie carlovingienne disparut pour faire place à celle des capétiens.

Une grande révolution sociale était accomplie et le pouvoir allait au plus fort, car si ce qu'on a nommé plus tard la légitimité eût existé sous la seconde race, Charles, duc de la Basse Loraine, frère de Louis d'Outremer, aurait succédé à son neveu Louis V; mais on lui reprochait d'avoir le cœur plus allemand que français.

Si je souligne ces derniers mots, c'est avec intention, car de nos jours, nombre de Français reprochent au prétendant, le comte de Paris, d'avoir aussi le cœur plus allemand que français, par suite d'alliances, et beaucoup de légitimistes rappellent le souvenir de son bisaïeul, le duc d'Orléans, qui fit guillotiner Louis XVI.

Il est assez curieux d'entendre formuler les mêmes reproches contre deux prétendants à neuf cents ans de distance.

Il serait plus curieux encore de voir cependant le comte de Paris arriver au pouvoir à la faveur d'une autre révolution sociale comme son ancêtre Hughes le fit en 987.

La chose est possible, mais je serais très étonné que pareil événement se produisît.

. Au moment où le prote me demande de la copie, je suis sous l'empire d'une joie immense, colossale, obéliscale, pyramidale, etc.

M. Sheppard vient de faire ses excuses aux officiers et soldats du 65^{me} bataillon.

Noble bataillon canadien-français, braves officiers et vaillants soldats, relevez la tête, pas une tache ne souille votre vieil honneur.

Fils de la vieille France, le coq Gaulois peut chanter son hymne de victoire!

On vous avait insultés, mes bons amis, on avait voulu traîner votre drapeau dans la boue, on avait voulu—Dieu me pardonne—mettre votre courage en doute, mais après avoir vaincu sur le champ de bataille, vous êtes encore victorieux dans toutes les cours de justice.

Votre major, le juge Dugas, avait pris en main la défense de votre honneur, et l'honneur vous reste.

L'ennemi est vaincu.

M. Sheppard vous a fait des excuses, elles vous étaient dues, mais vous avez conservé le même calme en cette occasion que sur le champ de bataille.

C'est bien.

Maintenant que tout est fini, je dois vous dire que M. Sheppard a fait ses excuses d'une manière digne, en gentilhomme, et qu'il y avait du courage dans sa tenue et dans sa manière de s'incliner devant vous. Il a reconnu, un peu tard sans doute, qu'il avait tort, mais il a fait la chose convenablement et j'espère—pour lui surtout—qu'il ne voit plus en nous des ennemis, mais des hommes vaillants de cœur, solides et intelligents.

Il regrette ce qu'il a fait, nous n'en demandons pas plus.

Oh ! que d'erreurs on pourrait redresser si on se connaissait mieux et combien nous aurions tous à gagner si nous pouvions tous arriver à nous serrer la main sans arrière pensée.



CHRONIQUE DE QUÉBEC

L'HOMME doit à l'homme un culte de respect, de fraternité et d'amour ; culte que la divinité promulgua au milieu des éclats de la foudre, afin de l'entourer d'un prestige tel que l'humanité séculaire en garda toujours le souvenir.

L'homme, suivant Dieu, doit donc aimer l'homme, non seulement d'un amour concentré, abstrait, à la manière du bouddhisme, mais d'un amour actif, travailleur, qui fasse, en quelque sorte, s'aider les âmes, battre toutes les poitrines à l'unisson d'un même vouloir et d'une même aspiration.

Car il faut se convaincre que si l'amour ne préside pas à l'œuvre commencée par la main des hommes, il leur est impossible d'atteindre le but désiré, de réaliser l'idéal caressé ou formé de l'imagination.

Co qu'un homme seul ne peut faire, plusieurs le feront.

Archimède ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde.

Cet appui que cherchait le grand géomètre, dans l'ordre physique, nous l'avons trouvé, dans l'ordre social : c'est l'union de toutes les volontés vers un même but.

Or, s'il en est ainsi de l'homme envers l'homme, que serait-ce si nous changeons la scène ; si, soulevant le rideau, nous mettons en présence deux sociétés sœurs, parlant la même langue, jouissant du même climat, nourries de la même doctrine ?

.

Voilà la pensée qui hantait mes réflexions, lorsque l'autre soir, douillettement assis dans ma chaise d'étude, près d'un bon feu pétillant dans l'âtre, je pensais à la joûte où se mesurent tous les jours Montréal et Québec.

— Montréal, ville essentiellement sortie de la main des hommes, avec ses grandes rues toutes fiévreuses d'affaires, ses maisons faites de pierre et de marbre rare, ses deux tours de Notre-Dame, que l'on aperçoit du fleuve, dominant la ville, droites comme des I, et que l'on prendrait pour les sentinelles avancées de la civilisation qui s'épanouit à leur ombre ; avec son pont Victoria, ses canaux, artères gigantesques par où s'écoule la sève vivifiante qui s'en va féconder la ville, les bourgs et les villages ; ses chemins de fer, chevaux de bronze et de feu, dont la vitesse ne peut suffire au transport des produits commerciaux, industriels et manufacturiers ;

— Québec, plus humble en ses atours, mais possédant mille souvenirs qui font rêver le poète et rayonner le front du penseur, ville singulière dans ses constructions, mais qui conserve encore, au milieu de ce siècle de renouvellement et de vie à la vapeur, un certain parfum de terroir qui flotte dans l'air et fait parler toutes choses rencontrées sur la route : douce évocation d'un passé qu'on admire et qui renferme tant d'actions d'éclat.

Et, fermant cette longue parenthèse, je me posais à moi-même cette question : Pourquoi ces deux villes, reliées par un fleuve majestueux, capable de porter sur ses ondes les navires du plus fort tonnage, par un chemin de fer parcourant en quelques jours les fertiles pays qui séparent l'Atlantique du Pacifique, n'entreprendraient-elles pas une lutte à deux, non pas en adversaires, mais en émules, travaillant, sous les mêmes couleurs, à la conquête pacifique d'un commerce agrandi, libre, délivré de toutes entraves : et par là à la réalisation d'une pure et saine liberté, d'un bien-être que se partageraient fraternellement le

riche et le pauvre, celui qui est en haut comme celui qui est en bas.

Si vous avez là-bas vos qualités, nous avons aussi les nôtres ; si vous avez des aptitudes et des talents indéniabiles, nous n'en manquons pas non plus.

Unissons-les en faisceaux devant l'adversaire commun. Flamberge au vent ! Que personne ne manque à l'appel. Le succès de l'un fera l'honneur de l'autre.

Partageons le pain de la famille, car il tombe du ciel pour le plus petit comme pour le plus grand de nous :

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier, a dit le poète.

L'union fait la force, disais-je tout à l'heure. Venez donc au devant de nous ; nous ferons la moitié du chemin. Mettez la main à la roue, nous ne serons pas lents à vous rejoindre.

L'instinct social nous en fait une loi.

Et ce que je dis ici, je le dis non seulement au point de vue des affaires, mais au point de vue plus large de l'intérêt national.

Nos pères, venus avant nous sur ce sol, ont voulu y fonder une mission, mission faite d'honneur, d'amour et de paix ; ils ont voulu y faire croître un rejeton promettant les fruits qui s'épanouissent dans les jardins de France, c'est à dire le talent hors ligne, le feu des conceptions hardies, la générosité poussée à ses extrêmes limites, une langue que se jaloussent les premières Cours du siècle, une religion dont la doctrine ne cesse de répandre sur le monde ses vivifiantes effluves.

Nous avons donc devant notre conscience un devoir à remplir, bien doux, c'est vrai, mais lourd de responsabilités.

Qu'il serait beau le moment où Montréal et Québec, marchant dans les sentiers fleuris de ce rêve réalié, goûteraient ensemble la satisfaction du devoir accompli !

Ce jour-là, au sein de nos basiliques illuminées, nous irions, avec des palmes à la main, remercier la Providence de ce bienfait ineffable !

.

Me faisant l'interprète de l'accord qui doit exister entre Montréal et Québec, je viens donc rompre avec vous le pain de l'amitié, en relatant les espérances et les joies qui font battre nos cœurs.

Québec, animée d'une passion inconnue jusqu'ici, semble secouer l'assoupissement qui la retenait au rivage.

Notre ville comprend, enfin, que s'il est beau de chanter la grandeur des bois qui nous entourent, les beautés de notre fleuve et la splendeur de nos lacs, il est plus que temps aujourd'hui de prendre place au comptoir des affaires, d'échanger le compas et l'équerre contre la justesse d'une rime et la cadence d'une strophe bien inspirée, afin de soutenir la revendication de nos droits dans le commerce, l'exploitation de nos forêts, l'industrie et l'agriculture.

Laisant la livrée du poète, qui ne rapporte pas grand chose à la bourse commune en ce pays, nous avons revêtu l'habit du bourgeois, calculant et supputant sans cesse. Nous ne parlons plus ici que de ponts et de chaussées, de revenus et de coupons de rente, les yeux opiniâtrement fixés sur le cadran de la Halle aux blés, qui nous révèle la hausse et la baisse.

Le chemin de fer du Lac Saint-Jean tire à sa fin, et nous sommes presque déjà en communication directe avec ce fertile pays qui a fait pâtir tant d'arpenteurs et jongler tant de spéculateurs. Le bruit, l'activité dévorante vont bientôt y prendre la place du silence morne de la plaine et des campagnes incultes, sans être prophète, on peut prédire à ces contrées, dans quelque cinquante ans, une population d'au delà un million.

Aussi, il faut voir, de temps à autre, nous arriver, à la gare, ces méritoires colons, la figure pleine de sourires et remplis d'allégresses, heureux de constater que bientôt ils seront des nôtres, grâce à la vapeur effaçant l'espace et rapprochant ceux que l'union dans le travail doit rendre plus forts en face du problème si difficile à résoudre : le pain pour tous !

D'un autre côté, ici on ne parle rien moins que

de jeter un pont à travers l'espace immense qui nous sépare de Lévis, ce qui serait au moins d'une hardiesse égale à celle qui fit élever le fameux pont de Brooklyn.

Réfléchissez donc un peu à la chose.

Vous connaissez Québec, cet enfant gâté de la nature, vous savez son site incomparable, sa terrasse Frontenac, d'où vous apercevez à l'horizon des campagnes à perte de vue, ponctuées ça et là de blanches maisons, blanches comme la voile des navires qui longent la rive des Laurentides.

Et si vous ajoutez à cela un pont gigantesque qui relierait Québec à Lévis assis dans ses landes de verdure, Lévis qui de loin nous regarde, anxieux d'entrer en lice, d'unir ses forces, son énergie fébrile à nos aspirations, à notre travail, à notre élan vers la prospérité.

Ce serait tout simplement merveilleux.

Nous avons aussi la ligne ferrée de Montmorency, s'acheminant à travers les magnifiques campagnes de la côte de Beaupré, et qui devra aboutir, pour le moment, du moins, au village célèbre que la piété patriarcale de nos pères avait baptisé du doux nom de *Village de la bonne Sainte-Anne*.

Si ce chemin se réalise, comme on a tout lieu de l'espérer, le pieux touriste, accouru de l'extrémité de notre continent, sera transporté, dans l'espace d'une heure, au sein de l'immense Basilique de Ste-Anne, chef-d'œuvre d'architecture et de bon goût, que l'on aperçoit maintenant de la rive, se détachant sur le fond du ciel bleu et la verdure étincelante de la côte, à la manière de ces cathédrales antiques dont la vue seule fait penser à Dieu et aux anges.

Je le constate ici, et la vérité de la chose m'en fait un devoir, quand bien même cette ligne de chemin de fer n'aurait pour but que de toucher à ce coin de terre béni du ciel et témoin de prodiges sans rivaux ici-bas ; ce serait déjà une grande œuvre, œuvre de paix et d'apaisement au milieu de cette époque où l'homme se hâte de vivre et de jouir, sans penser à Dieu.

Car, enfin, il faut l'avouer, l'homme ne vit pas seulement que de pain. Il faut à l'âme sur la terre un point quelconque où elle puisse se rencontrer avec Dieu, comme Moïse dans le buisson ardent. Il est bon de battre monnaie, de construire des locomotives, de jouer à la bourse, de posséder le bien être, que Dieu ne défend pas ; mais ce qui constitue, avant tout, la force de l'homme c'est la foi religieuse, c'est l'assurance, chez lui, qu'à la sortie de l'atelier où du bureau, il rencontrera Dieu, son maître, et puisera dans cette vision l'énergie nécessaire pour accomplir l'œuvre du véritable citoyen, sans peur et sans reproche...

Et combien d'autres projets remis chaque jour sur le métier, que la crainte de vous fatiguer me fait passer sous silence.

.

Mais il ne faut pas croire que si nous sommes devenus subits accoupleurs de chiffres et manieurs de trente sous, en perspective, nous ayons tout à fait dépouillé le vieil homme.

Loin de là : il est si difficile, lorsque l'on a une fois mis le pied chez Tacite et Cicéron, de ne pas retourner à cette royale demeure.

C'est pour cela que je vous invite, si cet hiver vous descendez sur nos rives, à honorer de votre présence les quelques cénacles où fleurissent, chez nous, les lettres, les arts et les sciences.

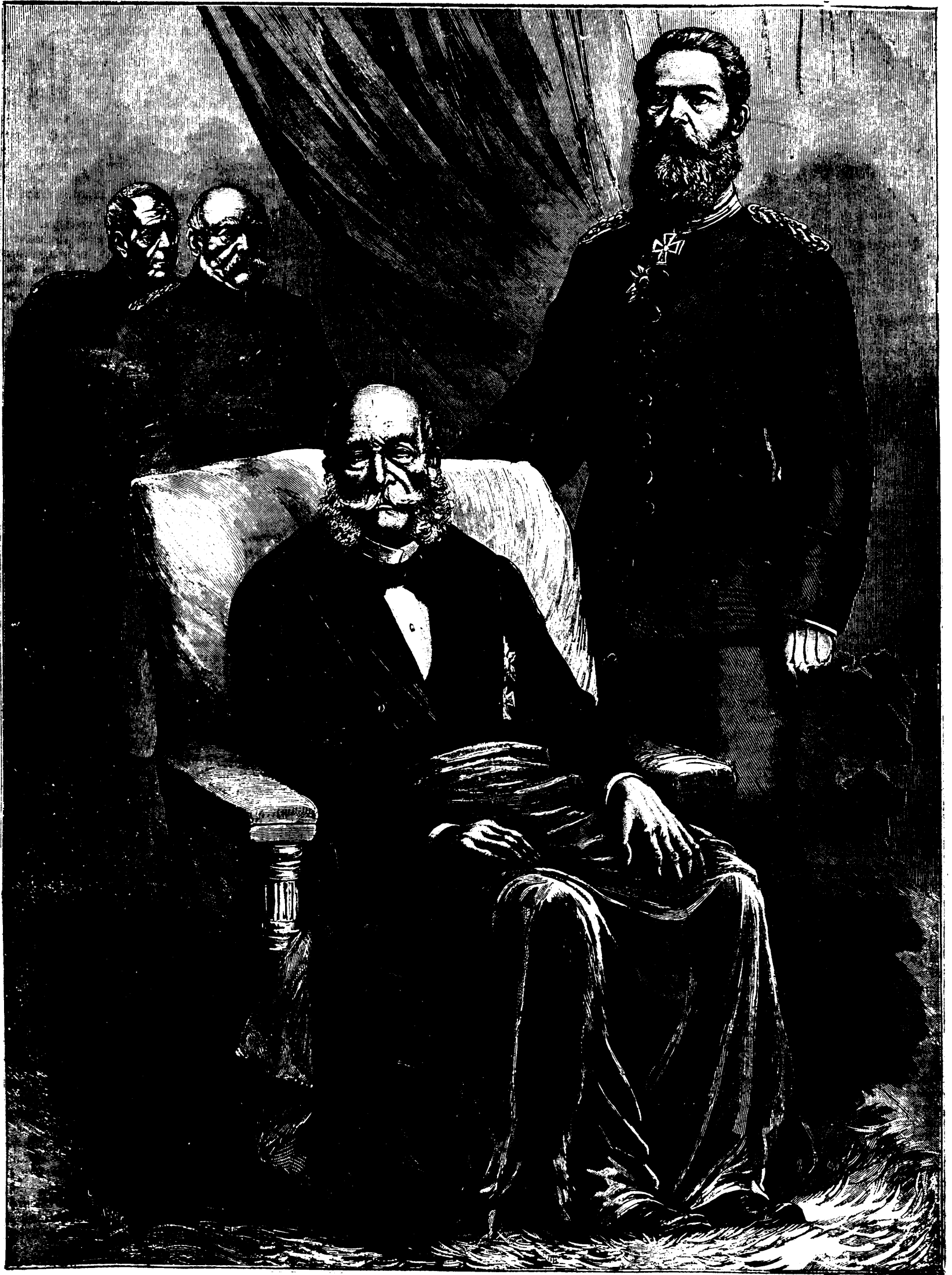
Vous entrerez, par exemple, à l'Université Laval, où Mgr Hamel, les abbés Lafamme, Roy et Mathieu, sauront vous convaincre que si Québec vise au positivisme, il a, par contre, dans ses moments de loisir, le *mens divini* de ses hommes célèbres, à qu'il offre son plus pur encens et ses affections les plus relevées.

L'Institut Canadien, à son tour, vous prouvera la même chose au moyen de conférences savantes, au bon coin, et où les sujets du plus haut intérêt sont traités en maîtres, à fond, jusqu'à la racine.

Avec cette invitation que je me suis efforcé de rendre aussi alléchante et aussi gracieuse que possible, je vous dis au revoir et non pas adieu.



St-Roch de Québec, nov. 1887.



EMPIRE D'ALLEMAGNE

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ J.-B. PROULX, CURÉ DE ST-RAPHAEL DE L'ISLE BIZARD

XI

Les Pères Du Ras, Sylvie et Marest à la Baie d'Hudson.

(Suite)

Préparatifs du siège.—Baptême de deux enfants.—Un dur apprentissage.—Voyage de la *Salamandre* au *Poli*.—Une journée bien employée.—Une triste nuit.—Le siège du Fort.—La capitulation.—Te Deum.—Tentative infructueuse pour franchir la rivière Bourbon.—Traversée hardie.—Mort et enterrement de M. de Tilly.—Le Père s'égare dans la forêt.—Longs jours de froid et de glace.—Conversion et mort d'un sauvage.—Travaux du Père en kilistineau.—Krigs et Assiniboës.—Sauvages des bords de la Baie.—Paroles héroïques.—Tribus plus septentrionales.—Pays marécageux.—Chances d'agriculture.—L'hiver.—Abondance du gibier.—Départ de M. d'Iberville.—Prisonniers.—Résultat de la mission du Père Marest.

Du 4 au 11 octobre, les Canadiens continuèrent à décharger le vaisseau ; ils déblayèrent un terrain pour placer le camp, ils coupèrent des arbres dans la forêt pour se faire un abri à l'épreuve des vents, du froid et des neiges ; ils tracèrent un chemin dans les bois, jusqu'aux approches du Fort, afin d'y traîner les canons et les mortiers ; enfin, on préparait tout pour pousser activement les travaux du siège, une fois qu'on les aurait commencés.

Le P. Marest baptisa deux sauvages malades, enfants d'un même père mais de mères différentes. Il se pressa de leur conférer le sacrement de la régénération, parce que les indiens devaient partir, dès le lendemain, pour aller passer l'hiver très loin dans l'intérieur du pays. Le jésuite fit promettre au père, si ses enfants revenaient à la santé, de les ramener au printemps, afin qu'ils pussent être instruits dans les vérités de la foi. A la première navigation, le sauvage, fidèle à sa promesse, revint avec l'un d'eux ; l'autre, plus heureux, était passé à une vie meilleure, premier chrétien que cette terre infidèle envoyait au paradis.

Le Père Marest fit alors son premier voyage dans les bois de l'Amérique, et il eut un dur apprentissage. Il partit le 9, avec quelques compagnons, pour se rendre au *Poli*, où M. de Tilly était dangereusement malade depuis quelques jours.

Le pauvre malade fut grandement consolé par cette visite. Il se confessa le lendemain et reçut le saint viatique. Le Père, mêlant aux exhortations les pieuses lectures et aux lectures les conversations édifiantes, lui consacra toute la matinée ; l'après-midi, il alla visiter les Canadiens et les Français qui étaient campés sur la grève, en face du vaisseau.

A son retour, la rivière se trouvant praticable, il en profita pour s'embarquer sans retard, vu qu'il avait promis de revenir le plus tôt possible, afin d'assister à l'attaque du Fort. Il était tard

dans la nuit, quand, avec ses hommes, il atteignit l'autre rive ; ils se firent une cabane assez fragile, parce que le ciel paraissait calme et serein. Ils eurent à s'en repentir : pendant trois heures, ils furent fouettés par le vent et la neige. Enfin, le 11, ils arrivèrent au camp, où tout était prêt pour le siège.

Le fort, bâti en bois, était petit et faiblement fortifié. Les Anglais y étaient renfermés au nombre de cinquante-trois. « tous assez grands et bien faits. » Celui qui les commandait avait plus d'habileté pour le commerce que pour la profession des armes. La peur les avait saisis dès l'apparition des vaisseaux. Ils s'étaient toujours tenus renfermés, et ils n'osaient sortir, même pendant la nuit, pour aller puiser de l'eau à la rivière qui battait le pied du fort.

Le 12, on mit les mortiers en positions. Le 13, comme on était prêt à tirer, M. d'Iberville envoya sommer les ennemis de se rendre, leur promettant de les bien traiter. Ils demandèrent jusqu'au lendemain matin, à huit heures, pour donner leur réponse, priant qu'on voulut bien ne pas les inquiéter pendant la nuit. A l'heure marquée, ils indiquèrent les conditions auxquelles ils se rendraient ; leur ministre les avait rédigées en latin, le Père Marest servit d'interprète. On

espéra à ses amis. Le missionnaire voulait retourner au fort pour y célébrer la fête de la Toussaint ; mais il ne fut possible de traverser la rivière que le jour des Morts. Pour surcroît d'infortunes, les voyageurs s'égarèrent dans la forêt ; après avoir longtemps erré, ils se trouvèrent presque au même endroit d'où ils étaient partis. Ils passèrent la nuit à la belle étoile, et ils n'arrivèrent au poste que le 3 novembre.

Le Père eut toutes les occasions de se former aux rudes travaux et aux pénibles voyages que demandent les missions sauvages. Il eut souvent à faire, dans le cours de l'hiver, des promenades à pied, du Fort au *Poli* et du *Poli* au Fort ; le scorbout s'était mis dans les équipages, et il allait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, porter les secours de son ministère. Ce mouvement continu lui fit du bien, et il ne ressentit que quelques atteintes de la maladie. Le voyage lui devint moins pénible lorsque la glace fut formée : elle fut complète dès le mois d'octobre, sur la rivière Sainte-Thérèse, à trois lieues plus haut que le Fort, dans un endroit où des îles nombreuses obstruent le chenal ; vis-à-vis du poste, toutefois, on dut attendre jusqu'au 13 novembre. Mais la rivière Bourbon ne fut tout à fait prise que dans la nuit du 23 au 24 janvier 1695. Alors le chemin

se trouva de beaucoup raccourci. Le pont de glace tint bon : il se brisa seulement le 30 sur la rivière Sainte-Thérèse, et sur la rivière Bourbon, plus tard encore, le 11 juin. Longs jours de froid et de glace ! C'est le cas de dire avec Virgile : « Le triste hiver fait fendre les rochers sous les coups du froid, et enchaîne sous la glace le cours des eaux. »

Et quum tristis hyem. etiam nunc [frigore saxa] Rumpit, et glacie [cursus frenaret] aquarum.

Le Père Marest aurait voulu employer tous les jours de son hiver à apprendre le sauvage ; mais ses



Arthabaska-Mackenzie (Nord-Ouest).—Traîneau et chiens ; d'après un dessin d'un missionnaire

y acquiesça volontiers, elles étaient si peu exigeantes : ils ne retenaient ni leurs armes, ni leur pavillon.

De suite, M. d'Iberville envoya son lieutenant, M. du Tas, avec soixante hommes, pour prendre possession du poste. Il ne s'y rendit lui-même que le lendemain. Le Père célébra la sainte messe, et tous, Français comme Canadiens, heureux d'avoir terminé cette expédition sans grande effusion de sang, à l'abri des intempéries de l'hiver, maîtres de la navigation et du commerce des deux rivières Sainte-Thérèse et Bourbon, avec reconnaissance, avec entrain, ils chantèrent un *Te Deum* d'actions de grâces.

Ce jour-là, le Père voulut retourner voir M. de Tilly, qu'il avait laissé bien mal.

Le malade allait toujours en déclinant ; le Père resta avec lui jusqu'à la fin, le soutenant des sacrements et des consolations de la religion. Il mourut le 28. Il eut ses obsèques au bruit du canon, sous les rafales du vent, dans cette solitude morne ; cette triste cérémonie fut grandement adoucie par la présence du prêtre. Les paroles du *Libera* et les graves *Oremus* furent chantés sur ses dépouilles mortelles, sa tombe glacée fut bénite, le sang de la divine victime apporta du soulagement à son âme et un doux

courses continues d'une rivière à l'autre dérangèrent ses études. Il visitait néanmoins dans ce but, de temps en temps, un sauvage qui hivernait dans une cabane auprès du Fort. Cet homme ne put lui être d'un grand service, c'était un captif d'une autre nation qui ne savait qu'imparfaitement la langue en usage sur les bords de la Baie ; et sa femme qui haïssait beaucoup les Français, ne répondait au missionnaire que quand il lui en prenait fantaisie, et encore le trompait-elle souvent. Cependant, ses visites eurent un bon effet, il gagna la confiance de ce pauvre homme qui, étant tombé malade, demanda le baptême ; le Père l'instruisit du mieux qu'il put, et le reçut quelques jours avant sa mort dans la sainte Eglise.

Le printemps lui apporta plus de loisir. Il se mit à collationner des mots sauvages, dont il fit une espèce de dictionnaire, d'après l'ordre alphabétique. M. de Lamothe, un des officiers de l'expédition, et surtout un Anglais, qui savait fort bien la langue, lui furent pour ce travail d'une grande utilité. Il traduisit en kilistineau le signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les *Commandements*. Il parvint à parler assez à sèment ; mais, comme il arrive à tous les novices dans une langue étrangère, son oreille n'était pas encore

faite à ces sons nouveaux, il ne comprenait que difficilement. Il ne vint pas de sauvages au Fort, sans qu'il ne leur prêchât le Dieu Créateur et Sauveur. « J'avais, dit-il, un secret plaisir de l'annoncer à ces pauvres gens qui n'en avaient jamais entendu parler ; plusieurs m'ont écouté volontiers : ils ont du moins compris que je venais à autre fin que les autres Français. Je leur ai dit que j'irais dans leur pays pour leur faire connaître le Dieu que j'adorais : ils en ont été bien aises, et m'y ont invité. »

Il vint en traite, dans le courant de l'été, plus de trois cents canots, appartenant à sept ou huit nations différentes. Les plus éloignés et les plus nombreux étaient les *Assiniboëls* et les *Criqs*, ou autrement dits les *Kiristinons*. Vous reconnaissez facilement dans ces dénominations les *Cris* du Père Lacombe et les *Assiniboïnes* qui ont laissé leur nom à un des principaux affluents de la rivière Rouge. La langue des *Criqs* était algonquienne, celle des *Assiniboëls* siouxe. Ces derniers auraient même été une tribu des *Stoux*, qui se serait séparée de la nation principale, et lui aurait fait, depuis, continuellement la guerre. Les *Kriqs* et les *Assiniboëls* étaient alliés, ils avaient les mêmes amis et les mêmes ennemis. Les *Kriqs* étaient plus nombreux, et leur pays plus vaste. La rivière Bourbon va jusqu'à la *lac des Kriqs*, aujourd'hui lac Winnipeg. Il fallait de la Baie pour s'y rendre, vingt ou vingt-cinq jours ; trente ou trente cinq pour aller jusque chez les *Assiniboëls*.

N'est-il pas admirable de voir que, dès les premiers temps de la colonie, les missionnaires connaissaient les peuples et les pays les plus reculés de la Nouvelle-France ?

Je continue à glaner et à condenser, de la relation du P. Marest, d'autres détails tout à fait piquants d'intérêt.

Ces sauvages étaient bien faits, grands, robustes, alertes, endurcis au froid et à la fatigue. Les *Assiniboëls* avaient les membres tatoués, bariolés de figures de serpents, d'oiseaux, de canots, et que sais-je ? Ils étaient calmes et paraissaient avoir beaucoup de flegme. Les *Kriqs* étaient plus vifs, toujours dansant ou chantant.

« On compare, dit le Père, les *Assiniboëls* aux *Flamands* et les *Kriqs* aux *Gascons* : leurs humeurs ont, en effet, du rapport avec celles de ces deux nations. »

Les uns et les autres étaient braves et aimaient la guerre. Ils étaient errants et vagabonds, vivant de leur chasse et de leur pêche. L'été, cependant ils s'assemblaient, pour deux ou trois mois, sur le bord des lacs ; puis, à l'automne, ils allaient amasser de la folle avoine. Depuis deux siècles, ces vieilles coutumes des *Kriqs* n'ont guère changé, et les Pères Oblats les ont trouvés ce que les avaient laissés les Pères Jésuites.

Ceux qui habitaient dans le voisinage du Fort, étaient moins intéressants : lâches, timides, fainéants, grossiers et tout à fait vicieux. Est-ce que le voisinage des blancs les avait déjà détériorés ? Ils couraient continuellement dans les bois, sans s'arrêter, ni l'hiver ni l'été ; seulement, en l'endroit où ils faisaient bonne chasse, ils cabanaient et vivaient dans l'abondance, jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus rien à manger. Puis ils passaient trois ou quatre jours sans prendre de nourriture, faute de prévoyance. Du reste, il en est encore ainsi. Pour ce qui est de leur religion, tout ce que le Père en put saisir, c'est qu'ils étaient puissants jongleurs. Ils avaient en grand honneur l'usage du calumet, faisant fumer le soleil, les personnes absentes, la mer, le fort, le vaisseau. Ils pratiquaient la polygamie. Enfin ils lui parurent superstitieux, débauchés et très éloignés des idées du christianisme.

J. B. Proulx

(A suivre)

Quand une alliance n'est pas fondée sur une confiance mutuelle, c'est une chaîne pesante qui ne peut tarder à se rompre.—DUC DE BROGLIE.

Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent.—JOSEPH DE MAISTRE.

MA MÈRE

La mort, ce bourreau sans pitié,
Vient de lever sa main fatale...
Et ma mère dort sous la dalle
Que le croyant foule du pied.

Elle sommeille sous le dôme
De l'église qu'elle aimait tant ;
Et, par les grilles, en chantant,
Le vent lui souffle son arôme.

La foule ne peut l'oublier,
Car sur les tombes désolées,
Sans couronnes, sans mausolées,
On la vit si souvent prier.

Loin des clameurs, loin des voix fausses,
Son front serein repose en paix :
Rien ne l'éveillera jamais
Dans la nuit profonde des fosses.

Le grand ouvrier avait fait
Cette femme vraiment divine
De son argile la plus fine,
De ce qu'il a de plus parfait.

La pudeur, mystérieux voile,
L'enveloppait de ses rayons.
On eût dit que les passions
N'osaient approcher cette étoile.

Son esprit, que l'art enivrait,
Sur les cimes ouvrant ses ailes,
Jetait de vives étincelles.
L'admiration l'entourait.

La bonté nimbait sa figure.
Les petits enfants l'adoraient,
Car ses mains constamment s'ouvraient
Sur leur tête candide et pure.

Elle était toute charité ;
Elle avait connu la richesse,
Et bien longtemps avec largesse
Elle accueillit la pauvreté.

Mais l'infortune ouvrit son gouffre...
Dès lors son regret le plus noir
Était, hélas ! de ne pouvoir
Donner à tout être qui souffre.

Elle donnait pourtant encor ;
Et, lorsque sa bourse était vide,
Au pauvre mendiant livide
Ouvrait de son cœur le trésor.

Elle était l'ange qui console,
Qui verse aux âmes son parfum ;
Et rendit l'espoir à plus d'un,
Avec une simple parole.

Elle a laissé sur chaque seuil
Une lueur toute céleste.
Elle est partie, et moi je reste,
Je reste plongé dans le deuil.

Et dans cette vie éphémère
Où mon pied saigne à chaque pas,
Pour guide je n'ai plus, hélas !
Que le souvenir de ma mère ;

Mais sa mémoire est mon appui ;
C'est un baume pour ma tristesse,
Une lumière qui sans cesse
Éclaire ma route aujourd'hui !

W. Chapman

LES FEMMES

La moins coquette des femmes sait qu'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui en devient amoureux.

* * *

En amour, rien n'est si commun à une femme que de ne vouloir qu'une autre profite de ce qu'elle refuse elle-même.

* * *

Je ne veux pas dire que les femmes, comme la Martine de Molière, aiment à être battues ; mais elles se soucient peu qu'on les batte, pourvu qu'on les aime.—ST-MARC DE GIRARDIN.

* * *

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes, si le tempérament n'en est d'accord.

DÉVORE PAR LES REQUINS

La terreur des courriers de la poste sur la côte sud-est de la Floride est le passage d'Hillsboro et de New River, passage qui est effectué dans de petites embarcations. Là les eaux noires de l'Everglades se versent dans l'Atlantique avec une rapidité extrême pendant cette saison et pour peu que la mer soit agitée, la rencontre des courants produit une véritable tempête. Ces rivières sont remplies de requins de la plus grande voracité.

James E. Hamilton, courrier de la poste de Miami à Lake Worth, jeune homme de taille athlétique, transportait le sac de dépêches sur ses épaules, en marchant soixante dix milles sur la rive. Il quitta Lake Worth mardi matin et devait arriver à Refuge Station, à vingt-cinq milles pendant l'après-midi.



Pendant la soirée, un pêcheur nommé Waring arriva à la station et raconta l'horrible mort d'Hamilton. Waring se trouvait à environ un demi mille du cours d'eau Hillsboro quand il vit Hamilton se disposant à traverser dans son bateau. Il remarqua que les requins se trouvaient en plus grand nombre que d'habitude et quand il arriva au milieu un requin mordit le bord de la chaloupe.

Hamilton frappa les féroces animaux mais rien ne peut les faire fuir. Les deux rames furent brisées, les requins se battaient entre eux et l'eau était rougie de leur sang. Le bateau commença à vaciller et les requins, sentant leur proie, redoublèrent leurs efforts.

Hamilton semblait pétrifié et un des requins mordant de nouveaux la chaloupe le précipita à l'eau.

Un cri d'agonie se fit entendre, mais le pauvre courrier était mis en pièces avant que le spectateur ait pu se rendre compte de l'horreur de cette aventure.

NOS GRAVURES

L'attention se portant en ce moment sur l'Europe, nous croyons faire plaisir aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en publiant les gravures que vous voyez aujourd'hui.

M. Grévy, président de la République, aura peut-être donné sa démission au moment où ces lignes paraîtront.

L'empereur d'Allemagne et son fils, le prince héritier, sont sur le point de mourir, et leur disparition aura sans doute une grande influence sur la situation politique de l'Europe.

Dans le fond du tableau, l'on voit le prince de Bismarck et Von Moltke.

USAGES ET COUTUMES

LE MARIAGE—(Suite)

On célèbre la fête des épousailles avec autant de magnificence que la position de fortune le permet, et chaque invité, revêtu de ses plus brillants atours, y apporte un visage heureux : On doit entourer le bonheur du jeune couple d'éclat (relatif), de joie, d'entrain.

Nous voudrions des danses aux noces, ne fût-ce qu'une sauterie. Mais nous ne donnerons que cette indication générale, car la fête dépend absolument de la situation qu'on occupe et des circonstances. Ici simple déjeuner aux parents et aux proches ; là, matinée ou lunch avec un tour de valse, ailleurs dîner de gala, grand bal. Nous pouvons encore dire nos préférences : nous aimons les mariages célébrés à la campagne (lorsqu'il y a une maison d'été), au temps des lilas et des roses, en la saison des chansons ou des couvées, où l'on dîne et où l'on danse sous les arbres. Est-il cadre plus charmant pour la blanche épousée ?

A table, les mariés sont souvent placés en face l'un de l'autre ; les deux pères aux côtés de la mariée (beau-père à droite), les deux mères aux côtés du marié. Quelquefois, et cela devrait se généraliser, parce que c'est très joli et très naturel, les jeunes époux sont assis l'un auprès de l'autre, entourés des couples-jeunes et gais des garçons et des demoiselles d'honneur ; le père et la mère de la mariée leur font face, avec le père du marié à droite de la mariée et de la maison.

Enfin, en d'autres lieux où l'autorité paternelle ressemble à celle d'autrefois, le père de la mariée à sa place ordinaire prend sa fille à sa droite, la mère son nouveau fils.

Le bal est ouvert par la mariée avec le premier garçon d'honneur, et par le marié avec la première demoiselle d'honneur. Les autres couples de garçons et de demoiselles d'honneur prennent part à ce premier quadrille.

Les mariés ne disparaissent plus au milieu de la soirée, ils se retirent les derniers. Mais les invités prennent congé de bonne heure... à deux heures du matin, au plus tard.

ANN SEPI.

LES PREMIERS SOINS

L'ASPHYXIE PAR LE CHARBON

Symptômes. — Pesanteur, douleur de tête, bourdonnements d'oreilles, vertiges, tendance au sommeil, trouble de la vue, palpitations, gêne de la respiration, douleur au devant de la poitrine, quelquefois nausées et vomissements, perte du sentiment et du mouvement, visage rouge et violacé, ou pâle, et plombé, écume à la bouche. Le sujet offre toutes les apparences de la mort.

En attendant le médecin. — Ouvrir largement portes et fenêtre, porter le malade dans un endroit aéré, le débarrasser de ses vêtements, le placer sur un lit non bassiné, la poitrine et la tête un peu élevées. Comprimer doucement les côtés de la poitrine, tandis qu'une autre personne comprime le ventre, lancer de l'eau froide au visage, exciter l'intérieur des narines avec les barbes d'une plume ou d'un petit morceau de papier roulé, promener des allumettes souffrées et enflammées sous le nez,

frictionner tout le corps avec une eau spiritueuse quelconque, administrer un lavement avec trois cuillerées de sel gris.

LE BON CONSEILLER.

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions, ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

Grand assortiment de Chapeaux



—AU—

PALAIS DE LA MODE

1648, rue Ste-Catherine

On trouve toujours à cette maison fashionable l'assortiment le plus considérable et le plus beau en fait de

CHAPEAUX ET BONNETS

garnis et non garnis, pour Dames, Demoiselles et Enfants, aux plus bas prix. Une ligne complète de Plumes élégantes, Ornements de Chapeaux, Plumes d'Autruches, Crêpes, Dentelles, Coiffes, etc., etc.

Pour avoir son choix dans le plus grand assortiment de Modes les plus récentes, allez faire une visite à

Mlle CHAMPAGNE,

1648, RUE SAINTÉ-CATHERINE

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières Fonthill, Ont. Etablies en 1842 465 acres, les plus grandes pépinières du Canada.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal Illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No. 242, Pearl Street, New-York.

La Grande Vente de la Faillite

—DE—

TREMBLAY & LALONDE

A LIEU MAINTENANT

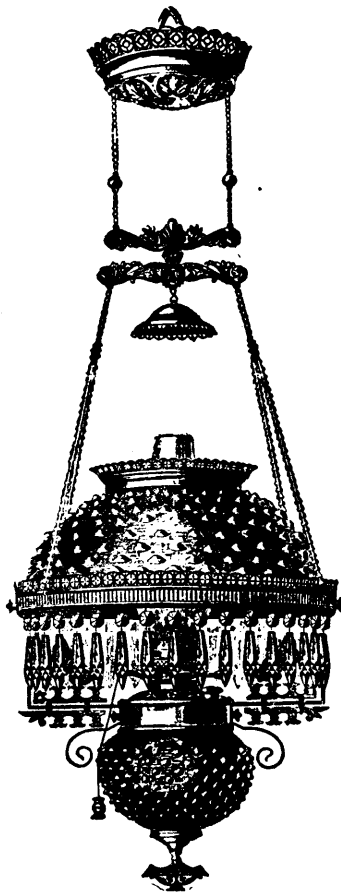
Grande occasion en Marchandises Seches d'automne et d'hiver

VENEZ AU PLUS TOT

GAGNON & SHIPTON

1793—RUE NOTRE-DAME—1793

VENEZ VOIR



Mes nouvelles Lampes à Suspension de \$2.25 et celles de \$4.50 avec pendants, qui sont les plus chics de Montréal. Mes lampes avec jolis pendants sont de vrais bijoux.

L. Deneau

2023, NOTRE-DAME

3e porte du Carré Chaboillez

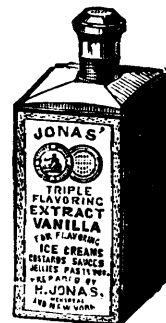
(TÉLÉPHONE 273)

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

BATISSES DES SŒURS) MONTREAL

ST-LEON ROI DES MEDECINS

ENCORE UNE PREUVE DE L'EFFICACITE DE L'EAU ST-LEON

A. M. A. POULIN,

Gérant de la Cie d'eau St-Léon.

Cher monsieur,

Depuis près de quinze mois je souffrais de maladie de cœur, indigestion, érépelle, faiblesse, maux de tête, etc. J'employai en vain tous les remèdes, enfin j'eus l'Eau St-Léon et suis complètement guérie.

Voire etc.

Mde J. CLOUTIER, Montréal.

N. B.—La Cie d'eau St-Léon a maintenant son dépôt Central au No 54, Carré Victoria. Tel 432.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages, GEO. P. ROWELL & CO. 10 SPRUCE ST. New-York.



RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 325.—ENIGME

Je suis tout et je ne suis rien ;
Je fais le mal, je fais le bien ;
J'obéis toujours quand j'ordonne ;
Je reçois moins que je ne donne,
En mon nom l'on me fait la loi
Et quand je frappe, c'est sur moi.

No 326.—PASSE-TEMPS ANAGRAMMATIQUE

Décomposer la phrase qui suit, pour y retrouver le nom d'un monument public à Paris.

TROP RICHE DAME

No 327.—CHARADE

On prononce mon Premier
Quand on apprend à lire,
L'exiguité de mon Dernier
Fort souvent prête à rire.
Les humains dans mon Entier
Cherchent à se détruire.

No 328.—PROBLEME HOMONYMIQUE

Cet homme est XXXXXX XXXXX XX portefaix.

SOLUTIONS :

No 323.—Les Fils de la Liberté.

No 324.—Le mot est Bois-seau.

ONT DEVINÉ :

L. U. Renaud, New-York ; Arthur Dupuis, St-Henri ; Frs X. Cloutier, L'Islet ; A. N. Boulais, Lowell, Mass. ; Dame C. Roy, Mlle Eloïde Roy, Côte-des-Neiges ; Chs Leblanc, Sainte-Cunégonde ; A. Letendre, Rimouski ; Mlle Marie-Louise Marcotte, Ste-Anne de la Pêrade ; Mme C. Dion, Ottawa ; S. Cédras Fortier, Alfred Alarie, Lévis ; Mlle Alice Marois, A. Giard, fils, Mme J. A. Bédard, Arthur Barbeau, Eliosa Martineau, Québec ; J. A. Ouimet, jr., Mlle A. Morache, Emile Lacroix, Ninette, A. Lafrance, E. Brosseau, L. Depocas, Mlle Florentine Duquette, Emile Depocas, Eutrope Ouellet, E. Lamalice, Mme Ad. Gauvreau, Montréal, Mlle Alvina Hainault, Berthierville ; Sphinx, Beauharnois ; Mlle A. Gagnon, Lachine ; Mlle Marie-Louise mand, Honoré Côté, Mlle Joséphine Plamondon, Joseph Gouge, Québec.

SIROP

Anti-Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

A. F. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal



Chester's Cure!

Pour la Toux Rhumes
L'Asthme Bronchites Catarre
Eurouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue Lauchetière, Montréal

Prix : grande boîte \$1.00
petite boîte 50

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, Journal Illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

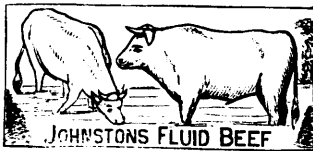
Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la dernière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricots Français, Anglais, Ecossais dans les patrons les plus fashionables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prélarts, Nets à Rideaux, ainsi que toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne



Réchauffant, Fortifiant, Recomfortant

C'EST UNE DÉLICIEUSE BOISSON

PENDANT LES TEMPS FROIDS D'HIVER

HENRI LARIN, PHOTOGRAPHE, 18 - RUE SAINT - LAURENT - 18 MONTREAL

ETRENNES! ETRENNES!!

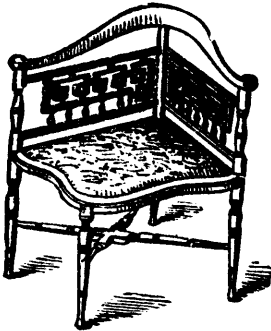
Le plus beau choix de Livres d'Etrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Piété, reliures riches. Articles Religieux, Chapelets, Médailles, Médallions et Croix. — Albums pour photographies, Albums à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, garnitures pour gants et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES !!!



Wm. KING & CIE., FABRICANTS DE

Meubles unis et de goût, sommiers matelas, etc.,

IMPORTATEURS DE LITS EN FER ET EN CUIVRE

Invitation de visiter nos grandes salles d'exposition

-AU-

NO 652, RUE CRAIG, MONTREAL

SAISON D'HIVER!!

Voici l'hiver qui s'approche, chacun veut se coiffer ou s'habiller en pelletterie. Eh bien, vous trouverez toujours au magasin de

LORGE & CIE.,

Un assortiment complet de Casques de toutes formes et de toutes grandeurs pour hommes, femmes et enfants, ainsi que Capots en pelletterie, Manchons, Bagodes, Collerettes, Col, Bordures pour Mantoux, Gants, Mitaines, Souliers, etc., le tout de première qualité.

Vous pourrez faire réparer vos pelletteries dans les derniers goûts et dans des prix qui défient toute compétition. N'oubliez pas de faire une visite au grand entrepôt de fourrures de

LORGE & Cie.,

NO 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE,

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le premier et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Chardon. Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

CHEZ S. A. DE LORIMIER (SUCCESEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussettes en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre. 1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisieme mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

Le 21 DECEMBRE prochain

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE, Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons
Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringonins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25c) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRÉD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 3 décembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

La mère Durocher et ses fils, séduits par les manières gracieuses et familières, et surtout par la générosité de Roland qu'ils considéraient comme un personnage, avaient fait preuve du plus grand zèle. Les meubles indispensables, achetés chez un brocanteur de Ruil, garnissaient la pièce aux boiseries de chêne; un petit bateau plat, tout neuf et peint en vert, dormait au bas de l'escalier, attaché par sa chaîne à l'un des pilots; enfin, les deux jeunes gens, munis de haches et de pioches, avaient ouvert quelques sentiers dans la forêt vierge de l'enclos, et placé de grosses pierres sous les plus grands arbres de manière à improviser des bancs.

Il était en outre convenu que l'un d'eux, chaque matin, apporterait à Roland les provisions nécessaires pour sa nourriture de la journée.

A peine cette installation achevée, le baron ressentit les premières atteintes d'un mal terrible entre tous, et inévitable après le changement complet si subit qui venait de se faire dans son existence. On devine que nous voulons parler de l'ennui...

Ces atteintes furent si vives et si soudaines que Lascars frissonna malgré lui.

—Si je m'abandonne, se dit-il, je suis un homme perdu! il faut donc user de toute mon énergie pour la résistance pendant un temps d'épreuve qui ne sera pas long... la vie de Paris est si dévorante, on est entraîné malgré soi dans un tel tourbillon d'activité fiévreuse, que le temps manque pour se souvenir, et qu'on oublie vite les absents. C'est à peine, dans six mois, si mes meilleurs amis et mes ennemis les plus chaleureux se souviendront de mon nom. Mes créanciers, me croyant mort ou expatrié, auront porté le deuil de leurs créances et se trouveront très heureux d'accepter avec enthousiasme les arrangements que je leur ferai proposer. Alors je réparerai sans rien craindre, et quelque brillant mariage avec une fille de finance me remettra plus que jamais à flot! N'en déplaise à mes ancêtres, vive une mésalliance qui nous enrichit! Il ne me reste que mon nom... C'est une valeur, je le vendrai cher! Six mois d'exil, après tout, ne sont point l'éternité! l'ennui est un fâcheux ennemi, mais la pensée d'un radieux avenir me donnera le courage de le combattre et de le vaincre. Je veux me cuirasser de toutes pièces... occuper toutes mes heures... ne lui laisser aucune place à prendre... et, d'abord, pour commencer, je me fais pêcheur dès demain...

Lascars avait raison, l'homme occupé peut dé-

fier l'ennui, l'ennui vaincu s'enfuit devant le travail de l'intelligence ou du corps.

Les fils de la mère Durocher, fort épris de leur profession qu'ils considéraient de très bonne foi comme l'une des plus belles du monde, ne pouvaient manquer d'approuver le projet de Roland.

Ils se mirent à son entière disposition et prirent l'engagement formel de lui révéler, sans en réserver un seul, tous les secrets du métier.

Dès le jour suivant il partit avec eux, pour commencer son apprentissage, et il goûta quelque plaisir à tendre les lignes, à lever les nasses, à jeter les filets et à les retirer de l'eau, gonflés de poissons frétilants, aux écailles argentées.

Tout en pêchant, les fils Durocher ne se condamnaient point au silence et racontaient à leur élève les menus incidents et les petits bruits du pays, qu'il écoutait avec attention, sinon avec intérêt.

—Faut vous faire savoir, mon digne monsieur, dit l'un d'eux après avoir effleuré successivement divers sujets, faut vous faire savoir qu'il y a présentement, de nos côtés, de mauvaises gens.

—De quelle façon l'entendez-vous? demanda Lascars.

—Je l'entends de rôdeurs et voleurs de nuit, qui viennent de Paris, bien sûr, avec des inten-

mon frère et moi nous serons sous les tilleuls, avec de bons fusils, pour le recevoir comme il mérite et lui souhaiter la bienvenue. Défiance, mon digne monsieur, je vous le conseille... ouvrez l'œil de votre côté, ne fermez pas l'oreille, et faites attention nuitamment, rapport à votre bateau, qui est un beau bateau, et qui vaut son prix.

XXVI

Pendant toute la journée les habitants de Bougival purent voir assis sur la berge, les jambes pendantes, les pieds à fleur d'eau, dans un état d'immobilité complète, un petit homme roussâtre, assez mal vêtu et doué d'une physionomie médiocrement engageante.

Ce petit homme pêchait à la ligne avec un instrument d'une simplicité toute primitive, consistant en une ficelle attachée au bout d'une gaule et terminée par une épingle recourbée, à laquelle une grosse mouche ou quelque fragment de ver-misseau servait d'amorce.

Mais sans doute l'habileté du pêcheur suppléait aux défauts de l'engin, car de seconde en seconde le petit homme roussâtre détachait de son épingle un goujon, une ablette ou une perche.

Le soir venu, il entra dans le cabaret le plus

proche avec son butin qui représentait pour le moins cinq ou six livres de poissons de toutes les tailles, et il offrait d'abandonner la moitié de ce butin à la condition qu'on lui ferait cuire le reste et qu'on y joindrait un morceau de pain et un verre de vin.

Le cabaretier n'eut garde de refuser un marché aussi avantageux, le petit homme se oupa longuement, et, quand il reprit son chapeau de paille et son bâton, la nuit était déjà venue.

—Où diable vous en allez-vous comme ça, si tard, mon brave garçon? lui demanda le cabaretier.

—Je vais où

je veux, répondit le pêcheur d'un ton bourru, les chemins sont à tout le monde...

Et sans attendre d'autres questions, il s'enfonça dans les ténèbres.

—Drôle de paroissien tout de même, murmura le cabaretier.

Puis, s'adressant à sa femme, il ajouta :

—Ce petit homme ne me revient guère... s'il se fait cette nuit par hasard quelque mauvais coup dans Bougival ou aux environs, ça ne m'étonnera pas beaucoup.

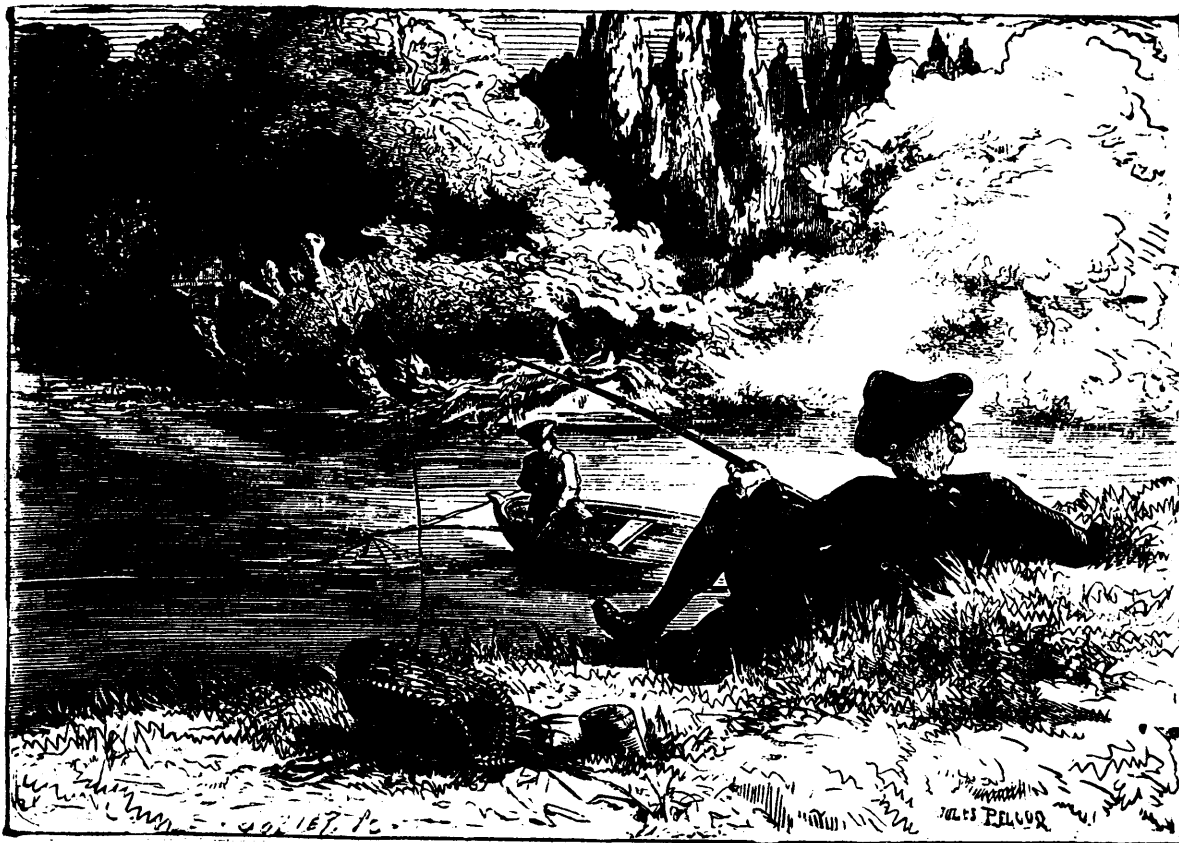
L'habile pêcheur avait pris, du moins en apparence, la route conduisant à Saint-Germain.

Après avoir tour à tour manié l'aviron et jeté l'épervier pendant cinq ou six heures, Lascars rentra au Moulin-Rouge aussi complètement brisé que s'il avait reçu sur tout le corps une volée de coups de bâton.

—Je vais dormir tout d'un somme jusqu'à demain matin, se dit-il en se jetant sur son lit. Il me semble déjà que je dors debout...

Lascars se trompait.

Excédé par une agitation nerveuse qu'il crut devoir attribuer à la pesanteur de l'atmosphère dans la chambre qu'il occupait, Lascars se leva,



Lascars et son étrange serviteur passaient sur la rivière les journées entières.—(Page 27, col 2).

tions malhonnêtes... répliqua le jeune pêcheur.

—Ah! ah! et comment savez-vous cela?

—Nous avons failli, hier au soir, sur le coup de onze heures et demie, être dévalisés d'un bateau...

—En vérité!

—C'est comme je vous le dis, mon digne monsieur! Je revenais de Marly-le-Roi; il faisait noir plus qu'au fond d'un four, j'allais rentrer à la maison quand j'entends tout à coup grincer une chaîne du côté de la rivière, je dresse l'oreille, je descends la berge, et, qu'est-ce que je vois tant bien que mal à travers la nuit? un gaillard accroupi sur le sable et en train de limer le cadenas de notre meilleur bachot...

—Alors qu'avez-vous fait?

—J'ai fait une bêtise... Au lieu de ne rien dire, de marcher tout doucement, et de tomber sur mon drôle à grands coups d'aviron, j'ai crié : *Au voleur!* de toutes mes forces...

—Et le coquin a pris la fuite?

—Naturellement.

—Vous l'avez poursuivi?

—Bien entendu... mais il faisait si noir qu'au bout de deux minutes, j'avais perdu sa trace et qu'il court encore... il reviendra peut-être la nuit prochaine, et je le voudrais de tout mon cœur, car

—Beaucoup, mon cher seigneur, je l'avoue.
 —Eh ! bien, je vais, d'un seul mot, vous donner la mesure de ma générosité. Je vous accorde pour gages tout ce que vous pourrez voler chez moi... Cela vous va-t-il !
 —Parfaitement... répondit Sauvageon avec une naïvete incomparable.
 —Ainsi, nous sommes d'accord ?
 —Oui, monseigneur.
 —Appelez-moi monsieur.
 —Oui, monsieur...
 —A partir de ce moment, vous m'appartenez, je vous prends à ma remorque, et je vous mènerai loin, comptez-y.
 —J'irai aussi loin que vous voudrez, pourvu que la fortune soit au bout du chemin.
 —C'est convenu... Donc, ne vous inquiétez plus et reposez-vous de tout sur moi... dès demain vous entrerez en fonctions auprès de ma personne... quelqu'un vous connaît-il dans ce pays ?
 —Personne.
 —Vous y êtes depuis deux jours, cependant ?
 —Je suis arrivé avant hier au soir très-tard... il faisait déjà presque nuit, hier j'ai pêché à la ligne toute la journée, et je n'ai montré mon visage qu'au cabaretier dont la femme a fait cuire mon poisson...
 —Nous ferons en sorte de vous rendre méconnaissable... vos cheveux sont trop longs : il faudra les couper... Vous êtes misérablement vêtu, ce qui vous donne une piètre mine; je vous procurerai des vêtements plus convenables... êtes-vous un pêcheur habile ?
 —Ce n'est pas pour me vanter, monsieur, mais s'il n'y avait qu'un poisson dans une rivière, je trouverais moyen de le prendre.
 —Voilà un talent qui nous sera fort utile !... Savez-vous un peu de cuisine ?
 —Ah ! monsieur, je n'ai pas mon pareil au monde pour sauter un lapin ou pour accommoder une matelotte.
 —Ah ! ça mais, Sauvageon, vous me semblez décidément un sujet précieux ! s'écria Lascars en riant.
 —Je me suis toujours dit cela, et je crois que monsieur, de son côté, ne tardera point à s'en dire autant... quand monsieur me verra à la besogne, monsieur en sera lui-même étonné...
 —Il m'est impossible, cette nuit, de vous offrir autre chose que le plancher pour couche... reprit Roland, mais j'aviserai dès demain, à vous procurer un lit passable.
 —Ah ! monsieur, répliqua Sauvageon, je n'ai pas toujours eu toutes mes aises... Je sais prendre le temps comme il vient, et les choses comme elles sont.
 —De là philosophie ! bravo ! un mot encore.
 —Deux cents, si ça convient à monsieur... je suis à ses ordres, c'est pour l'écouter tant qu'il voudra.
 —Vous avez des instincts pillards... vous êtes d'une nature friponne.
 —Ah ! monsieur, s'écria Sauvageon d'un air piteux et d'un ton vexé.
 —Ne m'interrompez pas, je ne vous fais aucun reproche, je constate un fait, et vous voyez que ma conviction à cet égard ne m'empêche point de vous prendre à mon service... Je suis au-dessus des préjugés vulgaires, mais, dans la situation particulière qui m'est faite en ce moment, je ne veux pas être compromis... Tenez donc avec soin la bride haute à toute velléité de larcin. Que le bien d'autrui vous soit sacré... Enfin, si par hasard une bourse pleine tombait devant vous, poussez le scrupule jusqu'à ne la point ramasser, et prévenez le propriétaire qu'il risque de perdre son bien.
 Sauvageon fit une grimace. La règle de conduite tracée par Lascars lui causait une violente révolte intérieure et il n'était point assez maître de lui-même pour dissimuler son impression.
 —Puisque monsieur l'exige, on s'y conformera, je promets à monsieur de ne m'oublier ni peu, ni beaucoup, et d'avoir l'air plus honnête qu'un honnête homme... ça sera peut-être difficile, mais à force de bonne volonté on vient à bout de tout.
 —J'aime à vous entendre parler ainsi, digne Sauvageon... répliqua Lascars avec un sourire, et maintenant, bonne nuit. Allez dormir et faites des rêves dorés.

Le lendemain une heureuse transformation s'opéra dans la personne de l'ex-cabaretier des lapins. Il se rendit au Pecq avec le bateau de son maître; les ciseaux d'un perruquier modeste émondèrent ses cheveux rouges en désordre; sa barbe, qui ne contribuait pas peu à lui donner l'aspect d'un bandit, fut soigneusement rasée; enfin des vêtements simples, mais presque neufs et très propres, complétèrent sa métamorphose, et ces vêtements lui donnèrent, sinon bonne mine, du moins une de ces apparences placides et inoffensives, qui passent inaperçues et n'éveillent ni l'attention, ni le soupçon.
 C'était ce que voulait Lascars et il se déclara satisfait.
 L'introduction d'un nouveau personnage au Moulin-Rouge apporta de grandes et immédiates modifications dans la manière de vivre du gentil-homme.
 Sauvageon, très habile pêcheur et cuisinier passable, remplaça naturellement les fils Durocher dont les rapports avec le baron devinrent aussi rares qu'ils avaient été habituels pendant les deux ou trois jours précédents.
 Lascars et son étrange serviteur passaient sur la rivière les journées entières, tendant des lignes et jetant des filets, et chaque soir ils reprenaient le chemin du Moulin-Rouge, en rapportant plus de poissons qu'il n'en n'auraient pu consommer en une semaine avec un prodigieux appétit.
 Lascars prit d'abord un plaisir assez vif à ces pêches miraculeuses et s'étonna de subir sans trop d'ennui l'immense changement survenu dans son existence et dans ses habitudes.
 Cet étonnement fut d'ailleurs de courte durée. Au bout de quinze jours à peine, l'ennui, momentanément tenu à distance, grâce à des occupations nouvelles et imprévues, reprit ses droits imprescriptibles, s'empara de Lascars par tous les côtés à la fois, à la façon d'un conquérant qui met à sac une ville conquise, et usa de sa victoire sans modération, sans générosité, sans merci...

XXVIII

Sauvageon n'était point un aigle; il s'en fallait même beaucoup: il ne manquait pas, néanmoins, d'une certaine finesse dans l'esprit; il s'aperçut bien vite du changement de son maître et il n'eut aucune peine à deviner la nature et la cause du mal subit et cruel qui s'empara de lui et le dominait de plus en plus.
 Un beau matin, Lascars refusa d'accompagner son serviteur à la pêche, ainsi qu'il l'avait fait chaque jour jusqu'à ce moment, quoiqu'avec un commencement de satiété et de dégoût bien manifeste.
 —Le temps est beau cependant, fit observer Sauvageon, et le poisson se laissera prendre, que ça fera plaisir à voir...
 Le baron répondit par un bâillement expressif. Sauvageon poursuivit:
 —Monsieur veut-il que je reste auprès de lui ?
 —Et pourquoi faire, bon Dieu ? demanda Lascars.
 —Pour tenir compagnie à monsieur...
 —Non... non... s'écria vivement le baron, je n'ai besoin de personne.
 —Ainsi, monsieur restera seul toute la journée ?
 —Oui.
 —Ce ne sera pas gai...
 —J'adore la solitude, répliqua Lascars, et je ne trouve pas votre société fort réjouissante, maître Sauvageon, ajouta-t-il, tenez-vous cela pour dit.
 —Ah ! mon Dieu, je le sais bien... murmura Sauvageon, je n'ai point de vanité... je m'offrais comme cela, tout bonnement, parce que monsieur n'a que moi sous la main, et parce que je sais un vieux proverbe qui dit: *Flaute de grives, on mange des perles...*
 —Des merles... rectifia Lascars en souriant malgré lui.
 —C'est bien possible, monsieur... moi, j'ai toujours cru que c'étaient des perles... je ne suis pas un savant comme monsieur...
 Sauvageon sortit du Moulin-Rouge, prit les avirons, monta dans la barque et s'éloigna.
 Au lieu de revenir dans l'après-midi pour s'occuper du repas de son maître, il resta dehors jusqu'à une heure très avancée de la soirée. Lascars commençait à croire qu'il avait disparu pour tou-

jours, en s'appropriant le bateau et les filets.....
 Quand il reparut enfin, il trouva son maître fort irrité de ce manque absolu de convenance, et il fut accueilli par une bordée sonore de ces épithètes dont le dix-huitième siècle possédait une si riche collection.
 —Je vois bien que monsieur est en colère...
 —Eh ! n'y a-t-il pas de quoi, marouffe ? ne mériteriez-vous pas, au bas mot, cent coups de bâton, bélître ?...
 —Il est possible que tout à l'heure, monsieur ne soit plus de cet avis... répliqua Sauvageon de l'air le plus humble.
 —Et pourquoi changerais-je d'opinion, s'il vous plaît ?...
 —Parce que monsieur est un homme juste et qu'il verra très clairement que je n'ai rien fait aujourd'hui que par grande bonne volonté pour le bien de son service.
 —Ainsi, c'est pour le bien de mon service que vous m'avez mis dans la nécessité de dîner, Dieu sait comment, avec quelques rogatons d'hier ?...
 —Oui, monsieur...
 —Ah ! par exemple, je serais curieux de voir de quelle façon vous vous y prendriez pour me démontrer cela...
 —Monsieur le verra tout de suite, s'il veut me permettre de lui parler librement...
 —Dites tout ce que vous voudrez...
 —Monsieur ne s'irritera point dès les premiers mots ?
 —Je vous promets de vous écouter avec patience et avec calme...
 —Eh ! bien, commença Sauvageon, depuis quelques jours je m'apercevais que monsieur n'était pas dans son état naturel... Monsieur devenait sombre et maussade, monsieur se fâchait à propos de rien... Naturellement, comme je m'intéresse beaucoup à monsieur, j'ai voulu savoir le pourquoi de ce changement...
 —Et l'avez-vous découvert ? demanda Lascars, à qui le début de son valet paraissait original.
 —Oui, monsieur, je l'ai découvert...
 —Et c'est ?...
 —C'est l'ennui, pour appeler le mal par son nom... vilain mal, très dangereux, qu'il faut combattre au plus vite en administrant de bons remèdes, d'un infaillible effet.
 Lascars se mit à rire.
 —Ah ! ça, maître Sauvageon, vous êtes donc médecin ? dit-il.
 —Dame ! monsieur, on est ce qu'on peut...
 —Et ces remèdes d'une irrésistible puissance ?
 —J'ai passé toute la journée d'aujourd'hui à les chercher...
 —Sans résultat, j'imagine ?...
 —Je demande pardon à monsieur de le contredire... le résultat que j'ai obtenu me semble tout à fait satisfaisant...
 —Ah ! ah ! fit Lascars dont la curiosité se trouvait excitée au plus haut point, vous pensez avoir réussi ?
 —Oui, monsieur...
 —Par conséquent, vous vous chargez de guérir l'ennui prétendu qui, selon vous, s'est emparé de moi ?...
 —Je m'en charge... Et quand commencerez-vous la cure ?
 —Le plus tôt possible... dès demain, si monsieur le permet...
 —Puis-je savoir le nom du remède ?...
 —Il s'appelle : *distraktion*...
 Lascars fit un haut-le-corp...
 —Eh quoi, s'écria-t-il, vous prétendez me distraire dans ce pays de loups !...
 —Je prétends cela, oui, monsieur...
 —Et à l'aide de quel sortilège ?
 —A l'aide d'une aventure qui sera piquante, j'en réponds...
 —Aventure d'amour ?
 —Oui, monsieur...
 Lascars secoua la tête.
 —Grand merci pour votre bonne volonté... dit-il, je vous en sais gré, maître Sauvageon, mais je ne la mettrai pas à l'épreuve... je connais la population féminine de Bougival... mères de famille brûlées par le soleil et portant barbe au menton !... filles hâlées, aux jambes nues !... paysannes et pêcheuses !... tout cela n'a rien qui me tente... Je ne suis pas un homme primitif, moi qui vous parle, et j'ai le mauvais goût de n'aimer

que les amours aristocratiques... Donc, n'en parlons plus, et, si vous voulez absolument me distraire, cherchez autre chose et trouvez mieux...

—J'insiste, reprit Sauvageon, parce que monsieur est dans l'erreur... il ne s'agit ni d'une paysanne, ni d'une pêcheuse, et la personne de qui j'entretiens monsieur n'habite pas Bougival.

—Dans ce cas, je retire ce que j'ai dit, fit Lascars, voyons un peu de quoi il est question, et contez-moi la chose à votre manière...

—Monsieur a-t-il remarqué, sur le bord de l'eau, de l'autre côté de la route de Saint-Germain à un quart de lieu d'ici, entre Bougival et Port-Marly, une assez grosse ferme, et, tout à côté de la ferme, une maisonnette grande comme rien au milieu d'un petit enclos rempli de grands arbres qui la cachent aux trois quarts?...

—J'ai remarqué tout cela, en passant, par hasard, sans y attacher la moindre importance, répondit Lascars.

—On appelle cet endroit le *Bas-Brunet*, continua Sauvageon; ce matin, j'ai attaché le bateau à une touffe de brouzailles, au pied de la beige, et je suis monté à la ferme pour acheter des œufs et du lait... il y avait dans la cour avec la fermière une vieille petite dame, tout en noir, ni belle ni laide, mais qui n'est pas une personne du commun, j'ai vu cela toute de suite. Au moment où j'entraî les deux femmes causaient:

—Et, comment donc va maintenant votre chère demoiselle, ma bonne dame? demandait la fermière.

—Tout à fait bien, et mieux même que je ne pouvais l'espérer, répondait la dame en noir, sa guérison est complète et, grâce au ciel, il ne reste aucune trace de la terrible maladie...

—La fermière reprit d'un ton joyeux et d'un air attendri:

—Oh! moi je m'attendrais à cela... je vous demande un peu si le bon Dieu pouvait abandonner une pauvre chère créature qui est aussi belle et aussi bonne que les anges? Certainement, ma bonne dame, il ne pouvait pas...

—Dieu nous a prises en pitié, répliqua la dame en noir, et qu'il en soit béni!... il était temps... après tant de souffrances, un peu de consolation, c'était la vie...

—Pourquoi n'amenez-vous pas quelquefois à la ferme votre chère demoiselle? nous lui ferions visiter les étables, les bergeries... elle verrait le poulailler et le colombier... ça la distrairait toujours un peu...

—Sans doute, et je lui ai proposé déjà, mais il est impossible de l'y décider... Que voulez-vous, elle se complait dans une sorte de mélancolie douce qui ne la quitte guère, et elle redoute les distractions comme une autre redouterait la solitude...

—Ne sort-elle jamais du petit jardin?...

—Jamais pendant le jour, mais tous les soirs, quand il fait beau et quand vient la nuit, nous allons nous promener sur le bord de la Seine...

—C'est une singulière idée, convenez-en, d'attendre l'obscurité pour sortir, et ça doit être moralement triste...

—Mon Dieu, je ne dis pas le contraire; c'est triste en effet; mademoiselle le veut ainsi afin d'être certaine de ne voir personne et de n'être point vue...

—Je comprends, mais est-ce que vous n'avez pas peur, en vous promenant à la nuit tombée?

—Peur de quoi?

—De faire de mauvaises rencontres...

—Mademoiselle n'y a jamais pensé, ni moi non plus... est-ce que c'est à craindre?...

—J'espère que non... on entend rarement parler de mauvais coups dans nos environs... les gens du pays sont généralement tranquilles et honnêtes, mais il peut y avoir par malchance des étrangers, des rôdeurs, des gueux de Paris... et, ceux-là, je n'en réponds pas...

—Vous avez raison. Je dirai ça à mademoiselle, mais je suis presque sûre d'avance qu'elle n'en tiendra pas compte...

—La-dessus la dame en noir s'en alla, et aussitôt seul avec la fermière, je la questionnai sans en avoir l'air; elle aime à causer, la bonne personne, et elle m'apprit volontiers tout ce qu'elle savait... Il paraît que la vieille dame est comme qui dirait la gouvernante de la jeune fille. Elles sont venues dans le pays il y a quelques mois...

elles ont pris à bail, pour presque rien, la maisonnette qui n'a que deux chambres, et elles y vivent à peu près de l'air du temps, car elles ne sont pas riches du tout, et économisent tant qu'elles peuvent... la demoiselle était très-malade en arrivant, mais elle est guérie présentement et plus belle à ce que prétend la fermière, que tout ce qu'il a au monde de plus beau. Elles ne reçoivent pas un chat; la fermière ignore d'où elles viennent, comment elles se nomment et quels sont les malheurs terribles dont la vieille dame parle de temps en temps avec de grands hélas, avec de gros soupirs et en essayant ses yeux rouges!...

XXIX

Sauvageon s'interrompit, et garda le silence pendant un instant.

—Pourquoi ne continuez-vous pas? demanda Lascars.

—J'attendais un ordre... répliqua l'ex-cabaretier d'un ton qu'il voulait rendre malin. Si par hasard, mon histoire ennuyait monsieur, je me ferais un devoir de ne plus ajouter un mot.

—Eh! s'écria le baron en haussant les épaules si je ne prenais quelques plaisirs à vous entendre, je vous aurais déjà fait taire!... Auriez-vous la sottise de croire que je me gêne avec vous?...

Sauvageon salua.

—Monsieur est bien bon pour moi... dit-il; puis il reprit:

—Donc je remontai dans le bateau, je me laissai aller à l'adérive, et, tout en jetant l'épervier, je ruminai au fond de ma tête ce que je venais d'entendre... Monsieur m'ayant promis de faire ma fortune, je lui suis certainement plus attaché qu'un quidam qui le servirait depuis sa tendre jeunesse... Ce qui l'intéresse m'intéresse et je brûle du désir de me rendre utile par quelque signalé service, et de prouver mon dévouement sans bornes... Or, je voyais bien que monsieur s'ennuie, et je résolus de saisir aux cheveux la bonne occasion qui se présentait de distraire monsieur comme il faut... Mais il importait de n'agir qu'à bon escient et d'éviter de rendre dupe monsieur d'une mystification involontaire...

—Il s'agissait, pour cela, de voir la jeune personne de mes propres yeux, afin de m'assurer qu'elle était véritablement digne de l'attention de mon maître...

—Ah ça! demanda Lascars en souriant, vous êtes donc connaisseur en fait de beauté?...

—Eh mon Dieu! je sais bien que je ne suis pas beau, ce qu'on appelle beau, mais je possède un physique chiffonné qui plaît aux femmes, et je n'ai point à me plaindre de ces chères créatures. Oui, monsieur, oui, je crois m'y connaître...

—J'abrège, afin de ne pas fatiguer monsieur, reprit Sauvageon: le soir venu, je me tins à peu près ce langage: *Au risque d'être grondé sans l'avoir mérité, j'en aurai le cœur net aujourd'hui même!*... J'attachai la barque au même buisson que le matin. Je grimpai sur la berge et j'allai me coucher au fond du fossé qui borde la route. À vingt pas de la porte de la maisonnette... Ce fossé est rempli de grandes herbes qui cachaient mon corps; je ne laissai passer que ma tête, et il était impossible de me découvrir à moins d'être instruit positivement de ma présence...

—La nuit tombait...

—La route était déserte...

—Le temps commençait à me paraître un peu long dans mon fossé dont l'humidité glaciale engourdisait mes membres...

—Enfin j'entendis une porte s'ouvrir et se fermer...

—Les deux femmes sortirent, et, dirigeant leur promenade du côté où je me trouvais, elles passèrent à trois pas de moi...

—La jeune personne était habillée de noir, du haut en bas, comme la vieille dame...

—Je ne vis pas son visage, par deux bonnes raisons: la première, c'est qu'il faisait déjà très sombre; la seconde, c'est qu'elle portait un grand voile d'épaisse dentelle qui cachait ses traits, mais je vis sa taille!... et son pied! quel pied! monsieur n'est pas sans avoir entendu parler du pied de Cendrillon qui donna dans l'œil à un fils

de roi... Eh bien! je mettrais ma tête à couper qu'il ne pouvait valoir celui-là!...

—Quand les deux dames furent un peu loin je me relevai et je les suivis, mais à distance, sans faire de bruit, de manière à ne point attirer leur attention...

—Elles marchèrent pendant à peu près une heure, puis elles revinrent sur leurs pas...

—Je fis comme elles. Je m'étais promis de savoir tout à fait à quoi m'en tenir... je connaissais la tournure de la demoiselle... Je voulais voir sa figure...

—Les deux femmes rentrèrent dans le jardin et fermèrent la porte derrière elles. Il faut dire à monsieur que ce n'est point une muraille qui ferme la clôture du petit enclos, mais une haie d'épines, très touffue, très haute et très hérissée... ça n'a l'air de rien du tout, n'est-ce pas?... Et bien! moi qui m'y connais, je déclare que pour une escalade un mur est cent fois plus commode! il n'y a rien que je déteste comme les épines!... On a beau faire, on y laisse toujours un peu de sa personne...

Sauvageon interrompit son récit pour dire à Lascars:

—Monsieur veut-il prendre la peine de me regarder avec attention?...

Roland fit droit à cette requête. Il approcha la lampe du visage de son valet et il reconnut que la peau du front et des joues était sillonnée par une multitude de déchirures encore saignantes.

—Qu'est-ce donc que cela? demanda-t-il, avez-vous eu maille à partir avec une douzaine de chats enragés?

—Non, monsieur, mais j'ai eu affaire à la haie d'épines, et j'en porte les marques... ne pouvant passer par-dessus, j'ai fait un trou tout au beau milieu et je me suis glissé comme une couleuvre, non sans un notable préjudice pour mes avantages extérieurs, ainsi que monsieur peut le voir de ses propres yeux... mais, du moment qu'il s'agit du service de monsieur, je me ferais mettre en capilotade! monsieur a promis de faire ma fortune, et j'ai confiance.

—Bref, il m'en cuisait, mais j'étais dedans. Je voyais briller une petite lumière à travers les volets entre-baillés, la maisonnette n'a qu'un rez-de-chaussée; c'est commode.

—Je m'approchai tout doucement, à pas de loup, je collai mon visage à l'ouverture des contrevents et j'eus toutes les peines du monde à ne pas pousser un cri de surprise et d'admiration, en voyant la demoiselle assise vis-à-vis de moi, à côté d'une petite lampe qui l'éclairait en plein.

—Cette jeune fille est donc véritablement bien belle? demanda Lascars.

—Ah! monsieur, la fermière n'en avait pas même dit assez!

—Je ne sais point faire de phrases, moi, je suis un bon jeune homme tout simple et bien incapable de manier la parole comme un seigneur, ce que je puis affirmer seulement, c'est que c'est une beauté qui dépasse toute idée! une vision! un soleil! un éblouissement!

Lascars sourit malgré lui du lyrisme de Sauvageon et de l'expression d'enthousiasme rayonnant sur sa figure chalouine et déchirée.

—Peste!... quel feu!... murmura-t-il.

—Ah! monsieur, je ne me serais pas permis de m'enflammer! Le modeste garde chasse doit respecter le gibier du maître, mais je parierais de grand cœur, ma fortune à venir contre un écu rogué, que, lorsque monsieur verra la jeune demoiselle, il flambrera pour elle tout de suite, ni plus ni moins qu'un fagot d'épines sèches sur un feu de la Saint-Jean...

—Me croyez-vous donc le cœur si facile, maître Sauvageon? demanda Lascars.

—Ah! monsieur, on ne résiste pas à des enchantements de cette force-là? Tous ceux qui regarderont la demoiselle en tomberont fous d'amour! En voilà une foi de Sauvageon, qui fera des malheureux dans sa vie!...

—Quel âge donnez-vous à cette jeune fille?...

—Seize à dix-sept ans, tout au plus...